



Emma L. Maré

Réponds
à la lumière

vib o imaginaire



Emma L. Maré



**Réponds
à la lumière**

v1b éditeur

Approuvé. Même si la fellation a fait vomir la fille, j'approuve. J'ajoute les *tags* : *blowjob*, *teen*, *puke*, *big cock*, *school girl*, *skirt*, *small tits*. J'hésite un instant pour le *old and young*, le gars n'est pas si vieux même s'il est son prof. Je mets finalement *teacher*, c'est plus juste. J'aime les mots justes, bien choisis, je sais que les autres s'en foutent, mais pas moi. Je suis rigoureuse, appliquée. Pour l'instant, je suis aussi seulement Emma, l'analyste de contenu, Emma incognito, mais quand je serai Emma L. Maré, la grande écrivaine, tout sera différent, tout le monde appréciera ma plume précise comme ce scalpel qui plonge dans le ventre et enlève tout ce qui est superflu, qui libère le cœur. Tout le monde battra au même rythme, mon rythme, le rythme de ces mots qui chavirent et font voguer en même temps, et tout le monde respirera mieux, promis. En attendant, il est presque 18 heures et je suis brûlée. Je regarde un dernier clip et je pars, promis.

Huge tits fucked in a taxi. Je connais déjà celui qui l'a mis en ligne, c'est un habitué, tout devrait être en règle, il a même déjà indiqué les *tags* et le nom des acteurs, je fais distraitemment défiler le film en accéléré. Scénario classique, la fille n'a pas d'argent pour payer sa course, elle fait un *deal* avec le chauffeur, commence par montrer ses seins, puis accepte plus d'argent et finit par se faire prendre par derrière, la tête passée par la fenêtre de la voiture. Phil se lève de son poste, prend son sac et part rapidement. Il va au cinéma ce soir, je ne me rappelle plus le titre, ça fait un moment que je n'ai pas mis les pieds dans une salle. Le clip est terminé, approuvé.

Je me lève à mon tour et enfile mon manteau. Étrange de penser qu'une bonne partie des plateformes de partage pornographiques les plus populaires au monde sont gérées depuis ce petit bureau de Montréal, près de l'autoroute Décarie et de ces rampes en béton qui expriment toutes les nuances de la fadeur. On opère une dizaine de sites qui se ressemblent tous et où n'importe qui sur la planète peut téléverser une vidéo. Mon travail, c'est de regarder ces clips, en accéléré mais au complet, et de m'assurer qu'ils respectent les codes du site. D'abord, ils doivent être érotiques ou porno, pas le droit de mettre une conférence de Pierre Bourdieu par exemple, à moins qu'il n'illustre sa théorie de l'action avec ses organes génitaux. Ensuite, ils ne doivent pas mettre en scène d'enfants, d'animaux ou de personnes décédées. Ils ne doivent pas non plus représenter des scènes de viol hyperréalistes, à moins d'être accompagnés d'un avertissement précisant

que ce n'est qu'une fiction tournée avec des acteurs consentants. Aucune scène de meurtre n'est permise, fictive ou pas. Quant à la violence, il faut sentir une certaine forme de consentement, très large on s'entend, car beaucoup de scènes commencent par une agression, puis la fille finit par consentir et jouir comme elle n'a jamais joui. Les patrons de nos sites ont aussi décidé de proscrire les femmes enceintes, ce que d'autres sites ne font pas.

Une fois dehors, je ne sais pas trop s'il neige ou s'il pleut, comme c'est souvent le cas au mois de mars à Montréal. Je suis née en mars, il y a maintenant 26 ans de cela. Le temps de me rendre au métro Namur et je suis toute trempée. Transfert à Snowdon, cap vers l'est. Embarquent graduellement dans le wagon tous les beaux étudiants de l'Université de Montréal, avec leur mine nonchalante et leurs cheveux incompréhensibles. Comment fait-on pour avoir des cheveux comme ça? Lisses comme si une déesse de l'éternité les avait filés un à un avec de la soie, les vagues parfaitement placées, à l'endroit précis où l'effort méticuleux rencontre l'indifférence. Des cheveux qui, au toucher, feraient pleurer un aveugle devant tout ce qui lui échappe. Et en plus il pleut, comment fait-on pour avoir de tels cheveux quand il pleut?

J'observe mon reflet sur la vitre du métro qui roule à toute allure dans la noirceur, rendant mes traits visibles et visiblement discordants. Au milieu de cette faune régie par des règles qui m'échappent, j'ai l'air d'une goutte de pétrole dans un océan de campagne. Et une grosse

goutte visqueuse, du genre qui ne donnerait aucune chance à un pélican.

J'ignore pourquoi je me sens aussi décalée, aussi dissonante. Fixée sur mon image, je ne me trouve qu'un point commun avec les autres passagers : l'envie d'arriver rapidement à la prochaine station. Par contre, alors qu'ils s'impatientent de passer à l'étape suivante de leur horaire, je souhaite seulement que le changement d'éclairage me fasse perdre mon reflet. Sinon, je ne suis pas pressée.

J'arrive au logement à 18 h 45. De l'entrée, je peux entendre la télé jouer à plein volume dans la chambre de Monique. D'une voix mélodramatique, un homme crie : « Arrête de me mentir, Tracy, je sais quand tu mens ! » Je cogne deux fois sur le mur de la chambre de Monique, le volume baisse pendant que Tracy se confond en excuses. Je déverrouille la porte de ma chambre, entre et enlève mes bas et mes jeans complètement trempés, puis constate que ma petite culotte l'est aussi et l'envoie à son tour sur le sol. J'enfile un vieux *boxer*, prends mes clés et me dirige vers la cuisine. Ici, il ne faut jamais oublier ses clés, car tout est verrouillé. La porte de sa chambre, les armoires de bouffe, même le frigo est compartimenté et verrouillé par sections. Les chambres sont louées à la semaine, il y en a quatre dans le logement, et chacun a son petit espace. Le mien, c'est le numéro 3. Chambre 3, armoire 3, compartiment 3 dans le frigo, casier 3 dans la salle de bain, je

suis le 3. Je déverrouille ma partie du frigo et me sors une bière. J'entends alors la porte de la chambre 1 s'ouvrir. La chambre 1, la plus grande, c'est celle de Monique, occupante de la plus haute marche sur le podium de l'ancienneté, Monique qui pourrait reconnaître le bruit d'une bouteille de bière dans un concert de verre.

— Je peux-tu t'en piquer une ?

— Tiens.

Je mets la bouteille sur la table devant elle et l'observe discrètement. Même si ses gestes sont encore assurés, Monique a en permanence le visage de quelqu'un qui vient de se réveiller. Ses joues sont rouges et enflées, ses yeux bouffis, et la peau du bout de ses doigts est rongée jusqu'au sang. Elle ouvre la bière et prend une première gorgée avec assurance, mais sa main recommence à trembler dès qu'elle dépose la bouteille sur la table. Si vous me retrouvez dans cet état à 47 ans, embrassez-moi tendrement sur le front, puis tuez-moi.

— T'as-tu quelque chose de trop, j'ai rien à manger ?

— Non, y me reste juste deux pointes de pizza.

— Ah, *come on*, ça me tente pas de sortir.

Je soupire un instant et regarde mon tiroir de bouffe.

— OK, y me reste aussi de la salade de patates. Si je te donne une pointe pis de la salade, c'est toi qui fais le souper demain.

— Oui oui, inquiète-toi pas, je m'en occupe.

Mon œil. Mais nous sortons les assiettes et les ustensiles comme si nous y croyions, nous partageons la pizza et la salade, puis nous nous assoyons l'une face à l'autre.

Elle approche son assiette et mange comme si les miettes étaient destinées à son chandail. Je me surprends alors à la trouver attachante, avec ses gestes qui ne semblent pas avoir évolué depuis l'enfance, sa façon rustre de tenir sa fourchette et sa mastication sonore assumée. Ne change pas Monique, tu es la reine de l'authenticité, la crème dans une piscine écrémée, toi et moi portons le fardeau et la joie des ancêtres qu'on veut trop souvent effacer.

— Vas-tu écrire à soir ?

— Sûrement.

— Je me demandais ça tantôt, t'écris pas sur moi toujours ?

— Pas en particulier.

— Comment ça, pas en particulier ?

— J'écris plein de trucs, je fais des tests, faut bien se préparer avant de commencer une œuvre comme celle que je veux écrire.

— Pis t'écris des fois sur moi ?

— Je sais pas, c'est peut-être déjà arrivé.

— Bin non, t'écris pas sur moi, t'es rien qu'une ostie de menteuse.

— Pourquoi ?

— Parce que du monde comme moi, y en a pas dans les livres.

— Dans mes livres à moi, y va en avoir.

— Ouin, bin y vont être plates en crisse, tes livres.

Elle se lève, prend sa bière et retourne dans sa chambre. Je finis de manger, dépose la vaisselle dans l'évier, me sors une autre bière, verrouille ma partie du frigo

et m'enferme à mon tour dans mon numéro 3. C'est humide et ça pue, j'ouvre la fenêtre un moment. Un peu de neige fondante tombe sur ma table de travail, j'éloigne mon ordinateur et me couche sur mon lit. Le froid s'engouffre rapidement dans la chambre, je regarde la peau de mes cuisses et de mes mollets se hérissier de milliers de petites buttes. J'ai encore de beaux pieds, lisses, pas trop veineux, les orteils presque droits. Dans les clips que je regarde chaque jour, je me plais souvent à me concentrer sur les pieds et les mains, c'est par eux qu'on reconnaît l'âge. Les lèvres, les rides, les seins, les ventres se trafiquent : les pieds et les mains mentent rarement. J'imagine certaines femmes se dire, dépitées : « À quoi me servent tout ce maquillage, ces chirurgies, cette coiffure, ces crèmes, ces redressements assis et ces séances de yoga si ces crisse de mains-là sont en gros plan quand je le branle ? » Bientôt, elles ne pourront plus être de jeunes innocentes à baiser et deviendront des mères expérimentées à baiser. Je ne peux m'empêcher de me sentir triste et désolée que leur vie soit ainsi scindée en deux, avec leurs mains et leurs pieds comme seuls témoins d'une plus grande complexité. Mais le pire, c'est quand je vois des chevilles encore un peu dodues, lisses, sans que le bout des os du tibia et du talon n'aient commencé à saillir. Ces pieds n'ont pas 18 ans, c'est certain. Même si on l'assure en cochant l'acceptation des termes, ils n'ont pas 18 ans, et je dois résister à l'envie de bloquer ces clips. Qu'est-ce que je dirais à mon patron ? Je n'ai pas cru ces pieds, jamais on ne m'aura sur les pieds ?

Je ferme la fenêtre. Allez Emma, c'est le moment de devenir Emma L. Maré. J'allume mon ordinateur et j'ouvre le fichier de mon roman. Mon héroïne, Flocondine, est une conne qui ne cherche qu'à se marier avec un étudiant en médecine pour être certaine que ses enfants auront de l'argent et un accès privilégié au système de santé. Elle est consciente mais navrée de posséder un super-pouvoir, celui de transformer le sable en eau potable. Quand elle va à la plage, elle trouve fâcheux de produire des flaques d'eau un peu partout, espère que les gens ne le remarquent pas et en vient à porter des gants, tout en fulminant contre le dieu qui lui a infligé une telle malédiction. Jamais elle ne pense qu'elle pourrait faire reculer les déserts, réduire les sécheresses, donner de l'eau potable à tous ceux qui en manquent. Dans le dernier chapitre du livre, elle prépare des lunches à son mari et ses enfants en sifflotant *La vie en rose* pendant qu'un bulletin de nouvelles télévisées montre des images de populations assoiffées. Je prévois que le roman se terminera sur son beau sourire con et candide, tout ça écrit avec style, naturellement, le style Emma L. Maré, qui sera bientôt reconnu comme une merveille en soi.

Je lis le dernier paragraphe écrit hier soir, quelle plume ! On dirait le souffle d'un tigre enragé mêlé à celui d'un mourant d'emphysème, c'est d'une rage et d'une délicatesse à fois, de quoi faire pâlir un mime albinos. Prends une gorgée de bière, Emma L. Maré, le monde te donne cette soirée pour continuer à l'estomaquer.

Flocondine se marie, elle et sa meilleure amie font les boutiques de la Plaza Saint-Hubert pour trouver la robe parfaite. Elles sont hystériques et ne peuvent s'empêcher de pleurer comme des connes, soit de bonheur, soit parce qu'une robe leur donne un trop gros cul. En voulant éteindre distraitemment sa cigarette dans un bac de sable, Flocondine provoque un mini raz-de-marée sur la Plaza, qui fait chuter une ado et une vieille Arabe sur le trottoir. Elle n'aide que l'ado à se relever, naturellement.

J'entends Serge arriver. C'est le numéro 4, je sais que c'est lui, car il n'y a personne en ce moment au numéro 2. Monique ouvre la porte de sa chambre.

— Je peux-tu t'en piquer une ?

J'entends la caisse de bières s'ouvrir, elle a vraiment toute une oreille, cette Monique. Serge et elle se débouchent leur bière, puis elle rentre dans sa chambre. Les pas de Serge s'approchent de ma porte, puis il cogne. Je ne me lève même pas.

— Oui ?

— Veux-tu une bière ?

— Non, j'en ai déjà une.

— Ah... Je peux-tu entrer ?

— Je travaille là.

— 'Sera pas long.

Je soupire et déverrouille la porte. Serge entre et s'assoit sur le rebord du lit. Son corps semble plus soumis que les autres aux lois de la gravitation. Il n'est pas voûté, seulement penché de partout. Il fixe mes jambes nues un moment, puis remarque ma petite culotte sur le sol.

— T'es-tu fait pogner par la pluie ?

— Oui.

— Ça tombait raide, hein ?

— Oui, pas mal.

— Veux-tu que j'aille sécher ça ? J'ai du linge à mettre dans la sècheuse moi aussi.

Rapidement, il ramasse ma petite culotte.

— Non, c'correct.

— Ça me dérange pas.

— Non, c'est beau, je m'en occupe.

— OK.

Il me laisse reprendre ma propriété, je la jette nonchalamment plus loin dans la chambre et il la suit du regard tout en se grattant le nez de la main qui la tenait quelques secondes auparavant. Il inspire.

— Qu'est-ce que tu fais à soir ?

— J'écris.

— OK... Toute la soirée ?

— Je sais pas. Sûrement.

— Moi, je pense que je vais me coucher sur mon lit pis regarder un film.

— OK.

— Si ça te tente, tu peux venir le regarder aussi.

— Je pense pas que je vas avoir le temps.

— OK...

Il se lève et hésite un moment dans le cadre de la porte.

— Emma ?

— Hmm ?

- Tu sais que t’es... bin comme... que t’es bin belle.
 - Merci.
 - Ouin.
 - ...
 - Faque en tout cas, si jamais tu veux regarder un film...
 - OK.
 - OK...
- Il referme la porte derrière lui et marche dans le corridor avec sa caisse de bières. Monique ouvre sa porte.
- Tu regardes-tu un film ?
 - Oui.
 - Je peux-tu venir ?
 - Si tu veux.

Je me réveille en pleine nuit, j'ai l'impression que mon utérus est un poing qui se contracte de rage. Sérieusement, cette nuit ? Mon application me donnait encore au moins trois jours. J'allume ma lampe de chevet et regarde dans ma petite culotte, ce n'est pas trop pire. Je me prends deux Motrin qui ne sont pas des Motrin, mais qui étaient de la même couleur, et moins chers, juste à côté sur la tablette de la pharmacie. Je change de petite culotte et mets une serviette hygiénique, puis reprends deux autres quasi-Motrin, *fuck* ce qui est écrit sur le flacon. Je sais que je ne me rendormirai pas. Je prends mon ordinateur et le dépose sur mes genoux.

Pas de grandes nouvelles cette nuit : quelques disparitions, des politiciens qui s'insurgent et de nouvelles positions de yoga dans la section Arts, bref la routine. J'apprends aussi qu'on prépare les festivités entourant le vingt-cinquième anniversaire de la mort d'Ettore

Majorana, ce scientifique auquel le monde entier est redevable. Comme il est brièvement passé par Montréal pendant la Deuxième Guerre mondiale, l'article annonce qu'on baptisera un parc à son nom, mais l'essentiel des cérémonies aura lieu dans son Italie natale et à Los Angeles, où il a habité à partir de 1944. C'est là qu'ont été prises toutes les célèbres photos du scientifique nerveux à la longue chevelure grise, déambulant sur le campus de l'Université Caltech en se foutant complètement des autres. Dans l'article, on mentionne que sa théorie unificatrice, appelée « théorie du beigne imparfait », a révolutionné la physique et permis l'invention de plusieurs outils qu'on utilise maintenant quotidiennement, tels le laser, l'ordinateur et le malaxeur sans fil. Personnellement, s'il avait pu trouver une invention qui me débarrasserait de mes crampes menstruelles, je lui aurais construit une statue si haute que ses cheveux frôleraient périodiquement le soleil.

J'essaie de me rendormir, mais j'en suis incapable, semble-t-il que les quasi-Motrin ne font pas encore effet. J'essaie de visualiser leur dispersion dans mon corps pour l'accélérer et la concentrer dans mon bas-ventre. Si des moines en serviette de bain peuvent le faire, pourquoi pas moi? Je suis tellement désespérée que je tente même de produire un *Om*, je fais passer par ma gorge toutes sortes de sons plus cons les uns que les autres, en souhaitant que la vibration de l'un d'eux puisse résonner dans mon corps et dire à mon utérus de me foutre la paix. Allez, plus grave, éteins ma douleur, espèce de son absurde, et

pardonne mon cynisme éternel, je crois en toi comme une fourmi croit en sa reine.

Je suis à bout de souffle et mon ventre me tire toujours autant. Crisse de *Om*, c'est tellement cave. Si jamais je croise un moine bouddhiste, je lui donne un koala. C'est trop mignon un koala, le bouddhiste ne pourra jamais y renoncer, et vlan la quête du détachement! Je reprends mon ordinateur et relis le dernier chapitre que j'ai écrit. Je descends lentement de ligne en ligne, puis de plus en plus vite, au rythme où augmentent en moi l'abattement et le désespoir. Que se passe-t-il, Emma L. Maré? Qu'as-tu fait? Es-tu si inconsciente? Aucun éditeur ne voudra publier ça, as-tu complètement perdu de vue ce qui fait un bon livre? L'as-tu déjà su? Comment peux-tu écrire une telle insignifiance? C'est tellement insipide, pire qu'un *Om*! Tu aurais dû faire ce que tes parents te suggéraient et étudier en sciences, peut-être devenir ingénieure. Tu étais tellement bonne en sciences, qu'est-ce qui t'a pris de tout quitter et de partir à Montréal pour devenir écrivaine? Tu vas gâcher ta vie, tu vas mourir dans l'oubli, tu n'auras jamais des cheveux lisses!

Je dépose mon ordinateur et tente de trouver une distraction rapide. J'ose même penser à Serge: peut-être m'attend-il encore, le film sur pause, deux bières froides à la main? Non, il doit dormir et moi j'ai encore mes crampes. Comme elle est petite, cette chambre, comme elle est laide, comme elle pue. Je me lève de mon lit et j'ouvre la fenêtre, le froid me frappe d'un coup, j'essaie de le combattre un instant, puis je referme. Je suis seule,

debout, le ventre dans un étau, ma vie dans un étau, en plein milieu d'une chambre où presque rien ne m'appartient, seulement quelques vêtements, mon ordinateur et des bouteilles de bière vides. Je retourne me coucher et je me prends deux autres quasi-Motrin. Faites que cette nuit passe. S'il vous plaît, quelqu'un, s'il y a quelqu'un, faites que je m'endorme.

Emma L. Maré, tu y arriveras, ne te laisse pas abattre, retrouve ton souffle, sois plus légère que le poids des villes, plus forte que la gravité, remplis le vide de poèmes onctueux. Emma L. Maré, quand l'ombre t'interpelle, réponds à la lumière.

Je suis Emma L. Maré, future grande écrivaine. J'avais envie d'écrire une uchronie détraquée. J'avais envie d'écrire sur moi. J'avais aussi envie de ne surtout pas écrire sur moi. Bon, oui, ce roman parle de porno, de meurtres, de bibittes bizarres et de ma vie de marde. J'y ai mis de l'action frénétique, du sexe torride, de l'humour tordu et des dialogues moins éloquentes que je l'espérais. Mais ce n'est pas ça qui est important. L'important, c'est de rester sublime.

Emma L. Maré a étudié la littérature au cégep, puis a fait une maîtrise en auto-didactie, qu'elle a étalée pendant des années sur les croûtes de quelques emplois alimentaires. Saupoudrant de l'irréel sur sa vie fade, elle cherche à magnifier la banalité du monde. Elle y arrive parfois.

